

Une odeur de carnaval et de révolution

John Jordan et Robert Charbonneau

Numéro 80, hiver 2001–2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46064ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jordan, J. & Charbonneau, R. (2001). Une odeur de carnaval et de révolution. *Inter*, (80), 22–24.

Une odeur de carnaval et de révolution

JOHN JORDAN



« Ce n'est pas une manif... Je répète... Ce n'est pas une manif... C'est une sorte d'expression artistique... Terminé. » Appel reçu à la station de police de Toronto, Canada, le 16 mai 1998, lors du premier « Global Street Party ».

« Travailler pour le plaisir et pour des festivités authentiques s'apparente étroitement à la préparation d'une insurrection générale. » Raoul VANEIGEM, « La révolution de tous les jours ». Extrait du dépliant sur l'événement *Reclaim the Streets*, du 18 juin 1999 ; une journée d'action dans les centres financiers de globalisation...

Le vendredi 18 juin 1999 fut une chaude journée d'été. En ville, ce devait être une journée de travail comme les autres : réveil à 6 h am – transport inconfortable – assis devant un écran à surveiller des chiffres pendant huit heures – le téléphone qui sonne sans arrêt – tenter de maximiser les profits de clients invisibles – la Bourse ferme – en direction du bar – en direction de la maison – tomber de fatigue devant la télé – se traîner jusqu'au lit, prêt à faire la même chose le lendemain, le surlendemain, le sur-surlendemain... Mais comme il est facile de tout changer soudainement et de tourner le monde à l'envers.

Ce jour-là, le commerce est bouleversé lorsque 10 000 personnes envahissent le Square Mile pour célébrer le carnaval contre le capitalisme. Pendant quelques heures la plus importante zone d'enrichissement au monde devient une zone de plaisir révolutionnaire. La grisaille du travail est évacuée au profit de l'esprit festif et les rues se remplissent de fêtards masqués dansant follement au rythme assourdissant d'un orchestre de samba. L'humeur des gens s'échauffe à mesure que l'espace est réapproprié et transformé. Une borne-fontaine fut libérée de son capuchon et, sous un ciel bleu, un jet d'eau de trois étages de hauteur rafraîchit les participants.

Dans un geste typique de satire carnavalesque, l'une des entrées du London International Financial Futures (and Options) Exchange (LIFFE) est symboliquement bloquée à l'aide de blocs d'air frais. Puis, dans un geste spontané, les fêtards carnavalesques tentent d'occuper le parquet de la Bourse en prenant d'assaut l'autre entrée de l'édifice. Pendant quelques instants le monde ancien vient de basculer et on peut entrevoir un nouveau monde, une dramatique fusion de spontanéité, de plaisir et de liberté.

L'action globale

D'autres carnivals ont lieu simultanément dans plus de 75 villes réparties sur chacun des continents. Au Nigéria, 50 000 personnes provenant de diverses tribus convergent vers la capitale du pétrole qu'est Port Harcourt dans ce qui s'appellera le « Carnaval des opprimés » ; à Sydney, une satire appelée le « Scum Bags Tour » (la tournée des sacs à rebuts) déambule à travers la zone bancaire ; une foire du commerce truquée a lieu à Montevideo, en Uruguay et la Bourse est occupée ; l'esprit du carnaval infiltre ce jour-là les districts financiers de Dhaka, Toronto, Buenos Aires, Harare, New York, Madrid, Eugene, Édimbourg, Valence, Zurich, Prague et d'autres encore. L'action globale du 18 juin est toutefois complètement ignorée par la majorité des médias corporatifs. Puis, cinq mois plus tard, Seattle a lieu. Un énorme festival de la résistance empêche alors la tenue

des rencontres ministérielles de l'organisation mondiale du commerce, accaparant ainsi les premières pages du monde entier, avec des actions organisées encore une fois à travers le monde. Les économistes et les technocrates ne pourront plus jamais décider du sort de l'humanité dans la quiétude de l'anonymat. L'odeur de la révolution et du carnaval est apparue, et en se mélangeant à l'odeur des gaz lacrimogènes elle laisse apparaître une odeur renouvelée du possible, il y a cette impression d'être au début de quelque chose de très gros.

Ces mouvements contre le capitalisme qui émergent partout à travers le monde ne sont pas seulement le rejet du système actuel, mais aussi le rejet des anciennes formes d'action politique. Ces étiquettes de la vieille gauche que sont le sacrifice, la colère, la frustration et la culpabilisation, sont disparues ; disparues aussi les marches linéaires du point A au point B suivies de rassemblements monolithiques ; finis les comités centraux, les chefs, les idéologies figées, les dogmes ; finies les demandes de réforme, les demandes pour un nouveau gouvernement et les demandes pour régler des problèmes ; probablement finie aussi la longue attente du jour de la révolution. L'action directe est à l'ordre du jour.

Que ce soient les paysans dépossédés du Brésil occupant d'immenses portions de terres inoccupées et construisant des fermes et des communautés coopératives, ou l'occupation par *Reclaim The Streets* d'une autoroute pour tenir un party de rue, ou encore les paysans indiens attachant un politicien à un arbre (pour une journée seulement !) alors qu'il essaie d'entrer dans l'un de leurs villages dirigés en collectivité, le but de l'action directe est de changer les choses à travers notre propre organisation et ultimement de contrôler nos vies et nos communautés, sans l'intervention des politiciens et des bureaucrates. Le fondement de l'action directe, c'est le principe de la participation immédiate et directe, et elle constitue une menace au cœur même de la société capitaliste, et de ses besoins de spectacle, de hiérarchie et de distinction.

Le capitalisme nous force à être spectateurs — un rôle de passivité et d'apathie. Nous écoutons la télé, les films, les nouvelles, les célébrités.

Nous sommes l'« autre » dans un monde des « autres » où nous ne nous sentons pas impliqués ni menacés. On nous encourage à voter, que ce soit pour des gouvernements, des conseils ou des maires, pour leur demander de nous représenter, de décider pour nous. Nous n'avons pas de liens avec la production de nos besoins quotidiens, de notre nourriture, de nos vêtements. Nous nous sommes tellement habitués à assumer notre rôle de spectateur dans nos propres vies que la participation active à des événements est devenue comme un muscle atrophié par le manque d'usage.

Pas de spectateurs

Pour sa part, le carnaval insiste sur la participation. Il n'y a pas de spectateurs ni de voyeurs passifs dans un carnaval. Le carnaval, c'est la démocratie dynamique et directe en action, qui rassemble les gens pour construire et partager une expérience commune. L'individualisme insidieux du capitalisme disparaît, mais la diversité de la création demeure — alors que chacun fait sa propre affaire en ayant l'impression de participer à un tout. Les buts communs et les idéaux, les symboles et les visions s'unissent dans un moment de participation intense. GOETHE a écrit : « Ce n'est pas vraiment un festival pour les gens, c'est plutôt un carnaval que les gens se donnent à eux-mêmes. » Le carnaval abolit la hiérarchie et le fou devient roi. Il n'y a pas de point central, pas de hiérarchie pyramidale ; tout est fluide, en mouvement, en changement, un peu comme l'Internet, l'outil qui est devenu si utile pour la coordination de la résistance globale contemporaine.

La monoculture du capitalisme ne pouvait devenir réellement globale qu'avec la chute du mur de Berlin et l'effondrement du Bloc de l'Est. Ces événements pavèrent la voie au capitalisme sans restriction ; mais ils donnèrent aussi un nouvel élan vital aux mouvements radicaux. Pendant plus de 70 ans, le socialisme d'État de la Russie a été perçu comme le principal modèle d'une société révolutionnaire, et ce fut un désastre social et économique total. Toutefois l'ombre de ce modèle plane encore sur la plupart des mouvements radicaux. Ceux qui veulent discréditer toute forme de pensée révolutionnaire n'ont qu'à pointer du doigt le modèle soviétique pour prouver l'échec inévitable de tout projet « utopique ».

Maintenant que l'Union soviétique a cessé d'exister, il est toutefois devenu beaucoup plus facile de travailler dans des mouvements radicaux et de concevoir des sociétés différentes. En ne faisant plus référence à un modèle défaillant on peut, sans restriction, envisager des mondes meilleurs. L'espace s'est éclairci et la puissance de l'imagination radicale est de retour au centre des luttes révolutionnaires. Non seulement l'imagination a-t-elle été libérée, elle est aussi devenue fluide et plus diversifiée. On ne ressent plus le besoin d'avoir des règles universelles, il n'y a pas qu'une seule façon, qu'une

seule utopie à appliquer globalement ; c'est pourtant ce que les partisans de la « libération des marchés » essaient de faire. Les mouvements sociaux radicaux qui se rejoignent de plus en plus ne veulent pas s'emparer du pouvoir mais plutôt le dissoudre. Ce ne sont pas des avant-gardistes mais plutôt des catalyseurs dans le processus révolutionnaire. Ils rêvent de plusieurs formes d'organisations sociales alternatives, des formes directement reliées aux besoins spécifiques d'une localité. Ce qui peut constituer une alternative au capitalisme pour des gens vivant présentement dans un quartier d'habitation de Croydon est complètement différent de ce qui serait approprié pour les habitants des quartiers insalubres de New Delhi. Lors d'un carnaval nous commençons à entrevoir la possibilité qu'il y ait d'autres mondes, des mondes célébrant la diversité et l'autonomie, des mondes s'appuyant sur la coopération et la participation.

Avec l'émergence de la résistance carnavalesque nous assistons à un retour des tactiques créatrices des années soixante, mais cette fois l'urgence des enjeux environnementaux qui préoccupent la plupart des mouvements donne un aspect immédiat aux actions. Le fondement entier du présent système – soit le progrès défini par la croissance économique – est profondément antiécologique, et nous ne pouvons attendre ni ne désirons attendre les « conditions historiques favorables » à la révolution. Des changements radicalement créateurs et subversifs doivent avoir lieu maintenant, sinon la planète va manquer de temps.

Désir et plaisir

Mais la survie écologique et sociale n'est pas le seul but. Dans les rues de la ville de Port Harcourt l'année dernière, changer le monde n'était pas une corvée ; il n'y avait pas que la lutte, il y avait aussi le plaisir. Les attentes ne concernent plus uniquement les besoins – la nécessité de posséder une terre, d'avoir de la nourriture, de contrôler les moyens de production – mais aussi le désir. Le désir d'une vie meilleure, d'une vie merveilleuse, d'un réenchantement total de la planète. Après tout, à quoi aimeriez-vous passer vos journées : effectuer un travail sans issue ou courir à travers les rues d'une ville avec des milliers d'autres, tous engagés dans le jeu d'une insurrection collective immense ? Le jeu constitue l'immédiat de la révolution.

Pendant les attaques aux balles de caoutchouc dans les rues de Seattle, l'un des activistes a dit : « Même si nous nous faisons botter le derrière, n'oubliez jamais – et ceci est important – que nous avons plus de plaisir qu'eux ». Alice WALKER a écrit que « la résistance est le secret du bonheur » et, changer le monde n'a jamais été aussi amusant.

Il semble qu'alors que le vingtième siècle a réussi à purger l'esprit radical du carnaval, en le rendant semblable à une autre commodité et à une autre activité de spectacle, le carnaval revêt maintenant à nouveau une allure révolutionnaire qui le relie à ses origines. Le carnaval et la révolution ont des buts identiques : inverser l'ordre social avec un joyeux abandon et célébrer l'indestructible goût de vivre, un goût que le capitalisme essaie si fort de détruire par ses rondes monotones du travail et de la consommation.

Plusieurs des grands moments de l'histoire révolutionnaire étaient carnavalesques, des explosions révélatrices et sensuelles en dehors des normes acceptables de la politique : les émeutiers de Rebecca s'adonnant au théâtre de rue devant les barrières de la haine avant de les détruire, les Luddites déguisés en femmes lorsqu'ils démantelèrent les métiers à tisser, les événements en Europe tout au long du XIX^e siècle – l'incroyable « festival permanent » d'une cité autonome libérée pendant la Commune de Paris, et les événements à peu près partout en 1968. En une nuit le monde était viré à l'envers... un univers inversé régnait, libre de la souffrance et du fardeau des inégalités. Mais nous n'attendons plus ces moments de révolution carnavalesque, nous essayons plutôt de les intégrer à tous les instants de la vie de tous les jours. Nous ne pouvons pas seulement vivre des journées de congé ponctuelles, pour libérer la vapeur, les valves de sécurité de nos sociétés, et revenir ensuite à la normale le jour suivant ou revenir à la hiérarchie dominante, comme ce fut le cas de nombreuses révolutions. La révolution n'est pas un acte mais plutôt un processus et le carnaval peut nous préparer à ce processus. Il change nos humeurs et nos comportements, il inspire nos passions et il excite notre imagination, notre foi et notre espoir que tout puisse changer de façon permanente.

À la différence du carnaval et de la révolution, le carnaval et le capitalisme n'ont jamais partagé le même lit avec succès. La satire du carnaval, le chaos et la transgression ont toujours menacé la sobriété et le sérieux de l'État. Ce qui reste des carnivals est devenu un spectacle, des performances de spécialistes observées par des spectateurs avec des rangées de policiers et des barrières érigées entre la parade et le peuple. De cette façon, le chaos créateur et tourbillonnant comme un vortex est coincé dans des lignes droites et des rectangles. Une visite au carnaval du jour du Nouvel An à Londres, ou au carnaval de Notting Hill, commandité par des corporations, suffit à illustrer comment le carnaval a perdu sa vitalité dans le capitalisme.

Mais le délire frénétique et la sensualité du carnaval ont accompagné nos vies depuis des temps immémoriaux et ces éléments ont toujours refusé de disparaître. Jaillissant comme des brins d'herbe à travers l'asphalte,

Le don des masques

"Une crise de légitimité s'abat sur les institutions-clé qui gouvernent l'économie mondiale. Si la légitimité ne se rétablit pas, ce n'est qu'une question de temps avant que ces institutions s'écroulent..." WALKER BELLA

ALORS HÉME que les mouvements contre le néolibéralisme et pour la vie font entendre leurs messages à travers le monde, la répression s'accroît. Mais avec chaque acte répressif, les hommes d'argent dévoilent leur jeu. Ils ne peuvent plus se rencontrer à l'abri des regards : le démasquer est devenu un rite carnavalesque, accompli à Seattle, à Prague, à Séoul, à Buenos Aires...

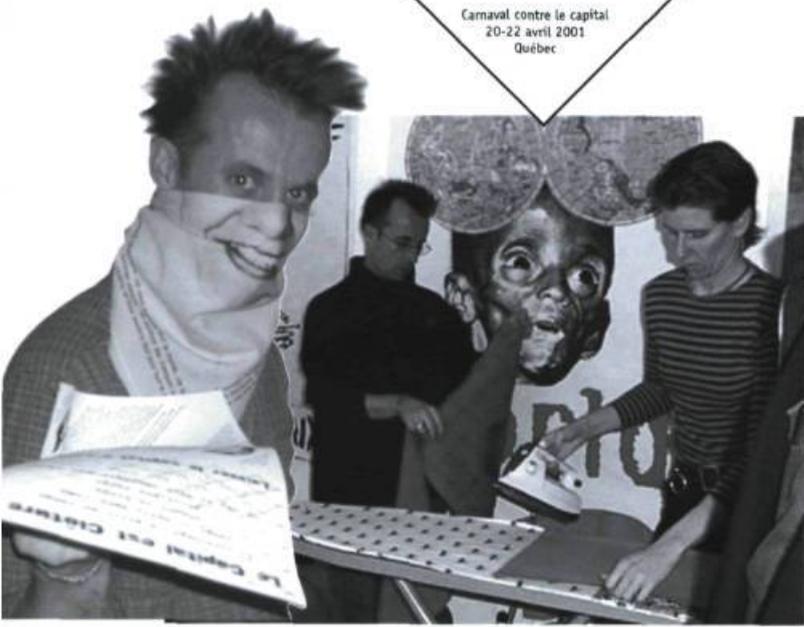
Actuellement les murs s'écroulent et les lieux des rencontres futures s'éloignent, pendant que les masques de "tolérance" tombent, laissant paraître la bête effarée qui ne sait plus où fuir. Traqués par ceux qui cherchent la justice, les hommes d'argent ont peur. Ils veulent donner des noms précis aux visages de la résistance : ils les appellent délinquants, obscurantistes, casseurs, terroristes, utopistes. Ils veulent enregistrer, cataloguer, numériser les visages de ceux qui disent "ça suffit". Ils veulent chasser le sourire de la résistance.

"La résistance, c'est le secret de la joie." ALICE WALKER

LE CARNIVAL et la rébellion ont le même sens : inverser l'ordre social avec un abandon joyeux, afin de célébrer notre irremplaçable désir de vivre. Le carnaval brise les barrières du capital et libère la créativité de chaque individu. Il remet la beauté dans la rue, où les gens se remettent à vivre. Pendant le carnaval, comme pendant la rébellion, nous mettons des masques afin de nous laisser aller, afin de nous transformer, afin de montrer que nous sommes la fille, ton professeur, ton chauffeur de bus, ton patron. Être sans visage nous protège et nous unit, alors qu'ils cherchent à nous diviser, à nous persécuter. Être sans visage, c'est montrer que qui nous sommes est moins important que ce que nous voulons. Et nous voulons tout pour tout le monde. Nous serons sans visage car nous refusons le spectacle médiatique, nous serons sans visage car le carnaval nous attend, nous serons sans visage car le monde est à l'envers, nous serons sans visage car nous sommes partout. Se cacher le visage, c'est montrer que nos paroles, nos rêves et notre imagination comptent plus que nos biographies. Se cacher le visage, c'est retrouver la force de nos voix et de nos actes. En portant des masques, nous devenons visibles.



Carnaval contre le capital
20-22 avril 2001
Québec





ça revient toujours et toujours. Encore une fois, l'État va tenter d'englober le carnaval révolutionnaire. Il est déjà clair qu'ils veulent inviter les participants « autour d'une table », pour « écouter les préoccupations », pour « négocier ». Mais voilà une stratégie qui dure depuis des siècles, une stratégie qui a divisé les mouvements radicaux et les a affaiblis, permettant ainsi au système de continuer d'évoluer dans sa voie destructrice. Les ailes libérales du mouvement seront séduites par le dialogue, alors que les ailes

plus radicales qui refusent seront dénoncées et identifiées comme étant extrémistes.

Nous ne voulons pas nous retrouver autour de leur table, nous voulons plutôt danser dessus, la virer à l'envers, rire de leurs vains efforts pour embellir le système, et mettre en place les apparences de la liberté et de la démocratie. Ils pourront bien nous appeler des extrémistes, des gens qui pensent que la terre est plate, des rêveurs ou des utopistes. Mais comme Herbert READ — le seul anarchiste à avoir été reçu chevalier ! — l'a écrit en 1963, « Ce qui a été important dans l'histoire de l'humanité — les grands accomplissements de la physique et de l'astronomie, les découvertes en géographie, en médecine, en philosophie et en art — sont l'œuvre d'extrémistes — de ceux qui croient dans l'absurde et qui osent défier l'impossible... ».

Vous ne pouvez prédire l'issue d'un carnaval et on ne peut pas non plus prédire l'histoire. L'histoire du XX^e siècle a été singulièrement imprévisible — qui aurait pu prédire la révolution russe, la chute du mur de Berlin, la fin de l'apartheid, l'Internet ? Qui aurait pu prévoir que l'anticapitalisme reviendrait à l'agenda à la fin d'un siècle qui a vu le capitalisme toucher et subjugué tout lieu et toute chose sur la planète ? Qui aurait pu prédire qu'au début du XXI^e siècle le carnaval et la révolution s'uniraient dans une combinaison explosive qu'on ne peut arrêter, et qui cherche la justice en se faufilant à travers les corridors gris de la richesse ?

Les carnivals révolutionnaires qui auront lieu à nouveau partout à travers le monde injecteront de l'espoir et du possible dans le monde terne et vide de la politique. Ils nous rappellent que nous pouvons comprendre et affecter le cours de notre propre histoire ; que nous pouvons envisager et créer d'autres mondes et que nous pouvons bien nous amuser en le faisant.

La société libérée que ces carnivals préfigurent est basée sur la diversité, la joie, la passion, la spontanéité et la générosité. Les règles rigides, les hiérarchies haineuses et l'uniformité monotone du capitalisme se volatilisent sous cette intense chaleur.

« Ce ne sont pas les pantins et les chansons qui tuent les enfants, ce sont les fusils et la pauvreté. »

L'activiste nigérien Oronto DOUGLAS commenta ainsi la couverture des médias à propos de la violence lors des actions protestant contre les rencontres du FMI à Washington en avril 2000.

« Les révolutions seront des festivals ou rien du tout, car les festivités demeurent la clef fondamentale de la vie qu'elles annoncent. L'amusement est le principe ultime de ces festivals, et les seules règles qu'ils peuvent reconnaître sont celles de vivre pleinement et de s'amuser sans restriction. »

Traduit de l'anglais par Robert CHARBONNEAU

